

**Corinne Morel**

# **SOUS LE VOILE DE LA PAPESSE**

**LE CHOUCAS NOIR**  
EDITIONS DU CHOUCAS

## INVITATION

*Peut-on reprocher à quelqu'un qui crie famine de ne pas vous nourrir ? La question revenait sans cesse. Toujours la même-lancinante, éreintante, impitoyable. Et, chaque fois, Jeanne se revoit enfant, attendant en vain un baiser, une étreinte, juste un regard tendre, mais sa mère était tout aussi affamée-que'elle. Elle ne pouvait lui donner de l'amour. Elle ne pouvait lui donner ce qu'elle n'avait pas, ce qu'elle n'avait jamais reçu.*

*Jeanne pressa ses mains sur ses yeux, pour tenter de rebouler ses larmes. Mais les larmes étaient plus fortes, bien plus fortes que ses poings et lentement, silencieusement, presque solennellement, elles se mirent à couler. La jeune femme pleura ainsi plusieurs longues minutes, laissant à présent passivement se vider son désespoir. Il finirait par se tarir. Forcément.*

*Quand les larmes commencèrent à se rarifier, Jeanne entreprit de sourire. Sans succès. Elle ne savait plus sourire. L'avait-elle d'ailleurs su un jour ? Elle l'ignorait. Tout était si flou. Sauf la douleur. Pourquoi la douleur restait-elle aussi mordante, alors que la joie pouvait à tout jamais désertier l'âme ?*

*Emilien lui avait dit, lui avait promis, qu'elle serait un jour de nouveau heureuse. Emilien, son frère, son compagnon, le seul être humain qu'elle acceptait de voir. Les autres la terrifiaient. Et pourtant, elle n'en pouvait plus d'être seule. Elle n'en pouvait plus d'attendre heure après heure, minute après minute, seconde après seconde, le retour d'Emilien.*

*Jeanne regarda la pendule. Il était 17h15, son frère ne rentrerait pas avant 20h00. Peut-être même 21h00. Elle était condamnée, pour de longues heures encore, au vide de l'attente. Un vide qui durait depuis une éternité, depuis des années, depuis la mort de leurs parents. Depuis, Emilien partait à la clinique tous les matins aux aurores et ne regagnait son domicile que tard dans la soirée. Et elle, Jeanne, attendait. Cela avait commencé le jour même de l'enterrement de leurs parents. Elle avait tout juste quatorze ans.*

*Elle regardait le sinistre alignement des visages blafards. Personne ne pleurait. Personne n'avait pleuré ses parents, même pas elle. Les gens étaient simplement là, indifférents, serrés les uns contre les autres comme s'ils craignaient que la mort n'ait pas eu tout son dû, que la mort les emportât eux aussi. Elle ne se souvenait plus si elle était triste, mais elle avait froid, terriblement froid. Ces visages, connus ou anonymes, la glaçaient. Sa peur des autres était née à ce moment précis. Emilien s'était alors approché d'elle et l'avait étreint, fort, très fort. Il avait pressé ses lèvres contre son front et, dans un souffle tiède, lui avait juré que jamais, jamais, il ne la laisserait.*

\* \* \* \*

- 1 -

La dernière vérification faite, Marie Chetaille glissa ses clefs dans la poche de son sac, réservée à cet usage. Elle était certainement la seule femme à respecter l'usage, mais cet acte, comme tous ceux qu'elle accomplissait, trahissait sa nature profonde. Marie était soignée. Son goût forcené pour l'ordre frotait la maniaquerie. Elle faisait partie de ces personnes qui ne laissent jamais rien trainer, qui plient minutieusement leurs vêtements sur une chaise avant de se mettre au lit, qui astiquent avec frénésie le carrelage, les casseroles, les cuïres, tout ce qui est censé briller à ce contact vigoureux. Elle était de ces individus considérés volontiers comme rasoïers, scrupuleux à l'excès, voire superficiels, par les autres: les désordonnés de nature, les peu soigneux, les affranchis de la méthode.

Elle préféra, comme à l'accoutumée, l'escalier à l'ascenseur. Elle descendit rapidement les trois étages, du pas alerte et souple qui la caractérisait. Pourtant, ce matin, elle se sentait terriblement lasse. La dispute de la veille lui pesait. Les cris, les mots durs, les phrases cruelles, les regrets si souvent évoqués, les reproches à chaque fois reformulés, tout y était passé. Cette scène l'avait brisée. Non qu'elle n'y soit préparée - après dix années de la même teneur, ç'aurait été

étrange - mais elle supportait de plus en plus mal ces éclats.

Il était rare qu'une journée s'écoulât sans esclandre. Ce qui avait été exaltant au début - la puissance et la sensualité des retrouvailles étant proportionnelles à la force de l'altercation - était devenu lassant, vide, stérile. Les scènes avaient continué, mais les réconciliations s'étaient raréfiées. Il ne restait plus que le préjudice, moral et affectif, causé par les disputes. Le réconfort et la réparation dans les étreintes après-coup n'étaient plus assurés.

Bien sûr, elle était souvent l'initiatrice des heurts conjugaux. Mais le véritable responsable, c'était Jean-Luc: Jean-Luc qui ne rangeait jamais rien, qui laissait toujours tout trainer; Jean-Luc qui rentrait trop tard; Jean-Luc qui oubliait les dates anniversaires; Jean-Luc qui dissimulait si mal les empreintes laissées par ses escapades diurnes ou nocturnes; mais surtout Jean-Luc qui ne la voyait pas, qui ne la remarquait pas, qui l'oubliait.

Et elle, Marie, qui l'aimait tellement. Plus fort chaque jour. A croire que plus il l'humiliait, plus elle l'aimait. Certains prétendent que le temps, l'habitude, la vie tuent l'amour. Chez Marie, c'était le contraire. Telle une droguée, dont le temps accroît la dépendance, elle s'attachait de plus en plus à lui. Il lui était indispensable. Jean-Luc était sa drogue. Elle ne pouvait imaginer sa vie sans lui. Aussi, même si elle en souffrait, elle acceptait les disputes quotidiennes, les sordides scènes, les inévitables désaccords. C'étaient même les seuls échanges qui leur restaient, la communication ne pouvant s'exercer que dans la violence verbale.

Elle entra dans la charcuterie, encore déserte à cette heure matinale. La patronne, Mme Bayard, trônait, tel un volumineux bouddha, derrière sa caisse.

– Bonjour, madame Chetaille. J'ai vu votre petite, tout à l'heure. Elle avait l'air drôlement pressée!

– Elle était en retard, expliqua Marie, distraitement.

La charcutière sembla attendre plus d'éclaircissements, mais ces derniers ne venant pas, elle finit par s'enquérir:

– Qu'est-ce que je vous sers aujourd'hui?

– Mettez-moi trois quiches, s'il vous plaît.

Les petits doigts boudinés attrapèrent avec une remarquable dextérité les quiches.

- Et avec ça?
- Je prendrai trois tranches de jambon cru.
- Quelle chaleur! Enfin, si ça dure toute la semaine, ça nous promet un bon 14 juillet. Vous partez pour le pont?
- Non.
- Nous, on va à Amnecy. Vous connaissez?
- Vaguement.

Nullement décontenancée par les réponses laconiques de sa cliente, Mme Bayard crut bon d'expliquer :

– Ma sœur s'est installée là-bas, il y a quatre ans. Elle a repris une petite affaire de restauration avec son mari. C'est un métier difficile, encore pire que le nôtre! Enfin, ils s'en sortent bien. C'est pas qu'ils s'en sont pas donnés la peine, remarquez! Au début, ils s'en sont vus. C'est comme mon fils...

Les tranches de jambon étaient coupées et emballées. Marie aurait bien pris quelques côtelettes, mais elle préféra ne pas s'éterniser. Sinon, la charcutière risquait de lui raconter toutes les péripéties de sa famille, avant de se lamenter sur son sort, puis de passer scrupuleusement en revue tout le voisinage. Marie n'avait jamais éprouvé le moindre plaisir à colporter des ragots. Qu'on put s'y intéresser, s'en réjouir, s'en repaître, la dégoûtait. Elle paya rapidement, frisant presque l'impolitesse, et s'éclipsa.

Ça devenait de plus en plus difficile de faire ses courses dans le quartier. Tous les commerçants, par gentillesse, par désespoir ou par stratégie, mettaient un point d'honneur à faire la conversation à leurs clients. Résultat : pour acheter les quelques aliments nécessaires à la préparation des deux repas de la journée, il lui fallait facilement une heure. Outrée à passer pour antipathique, Marie avait pris, depuis un mois, la résolution de couper court à toute tentative de discussion portant sur autre chose que la fraîcheur du poisson ou la cuisson du pain.

Après avoir fait, en un temps exceptionnellement court, la tournée des commerces, elle regagna son domicile. Là, sans prendre le temps de déballer ses provisions, elle s'attabla devant une tasse de thé et s'employa à décacheter son courrier. Elle mit rapidement les prospectus de côté, jeta un œil guère intéressé aux factures. La force de l'habitude était tout agréement à cette tâche qui, du coup, ne

conservait que son caractère fastidieux. Le relevé quotidien de la boîte aux lettres était finalement immuable. Soudain, elle sursauta en découvrant une longue enveloppe blanche. Même après tant d'années, Marie n'avait aucune difficulté à identifier la fine écriture racée. Aucun doute possible, elle connaissait l'expéditeur. Le nom se dessina sur ses lèvres et elle murmura: «Emilien».

Comme si le son de sa propre voix lui était étranger, elle frissonna.

Pourquoi Emilien se manifestait-il maintenant, après dix-huit années de silence? Qu'est-ce qui pouvait justifier ce courrier? Son décès? Impossible, il n'aurait pas lui-même rédigé l'enveloppe.

Marie ne pouvait se résoudre à prendre connaissance du message. Méditative, elle fit tourner l'enveloppe entre ses mains. Plusieurs fois. Puis, comme si le contact du délicat papier lui avait brûlé les doigts, elle rejeta vivement l'enveloppe sur la table.

Elle se leva et se mit à arpenter la cuisine. Que craignait-elle? Elle l'ignorait. Sa peur n'était pas rationnelle, elle traduisait plutôt une sombre intuition de l'irréparable. N'osant ni ouvrir la lettre, ni la déchirer sans l'avoir lue, elle l'abandonna sur la table et quitta la pièce sans se retourner.

\* \* \*

En début d'après-midi, Marie se décida à lire la lettre d'Emilien. Non que son inquiétude eût décliné, au contraire, mais il fallait qu'elle sache. Elle décacheta fébrilement l'enveloppe et, après avoir inspiré profondément, elle s'attacha à la lecture du courrier tant redouté. Curieusement, la carte était adressée à son mari, à elle-même et à leur fille Alexandra. Comment Emilien pouvait-il connaître l'existence de leur enfant? Comment avait-il été informé de son nom? Un sentiment de malaise l'emvahit. Péniblement, elle poursuivit sa lecture.

Elle dut relire la carte plusieurs fois, tant l'invitation la déroutait. Le choix des termes également avait de quoi surprendre. D'une manière plus ou moins directe, il était clair qu'Emilien ne tolérerait pas de refus. Ce n'était pas une classique et banale invitation, c'était un ordre.

De nouveau l'envie de jeter la lettre se manifesta. C'était sans doute la meilleure décision à prendre. Mais, même si le désir était

fort, vigoureux, elle ne pouvait se résoudre à passer à l'acte. Elle redoutait pourtant tellement la réaction de Jean-Luc. Elle savait qu'il serait réjoui à l'idée de ces retrouvailles. Tout ce qui sortait de l'ordinaire le stimulait.

L'après-midi s'écoula lentement, l'anxiété la tirillant sans relâche. Pour une fois, elle espérait que Jean-Luc rentrerait tard, ou même pas du tout, ce qui lui arrivait à l'occasion. Mais fatalement - la vie s'ingénie toujours à contrecarrer nos plans - il arriva étonnamment tôt. D'un certain côté, ce n'était pas plus mal. Alexandra n'était pas encore rentrée, ce qui leur permettrait de discuter de l'invitation d'Emilien en toute intimité. Ils répugnaient l'un et l'autre à se disputer devant Alexandra. En général, ils s'arrangeaient pour ne jamais élever la voix ou échanger des paroles trop acerbes en sa présence. Ils attendaient qu'elle soit profondément endormie, profitaient de ses cours en soirée, ou de ses sorties entre amis, pour déterrer la hache de guerre. Evidemment, ils avaient pleinement conscience que, sans les vivre directement, Alexandra connaissait leurs problèmes.

Jean-Luc semblait détendu, lorsqu'il pénétra dans le salon. Il dédia un magnifique sourire à sa femme :

– On fait la paix ? s'enquit-il distraitement.

Elle acquiesça silencieusement et il l'embrassa. Leurs relations avaient toujours eu ce côté enfantin. Avec un soupir de satisfaction, Jean-Luc se laissa tomber dans le profond canapé en cuir beige. Il saisit la télécommande, mais, avant qu'il n'ait pu allumer le téléviseur, Marie s'interposa.

– Attends ! Il faut que tu... que tu lises... ça, balbutia-t-elle.

Jean-Luc réprima un mouvement d'humeur. Il hésita quelques instants entre la télécommande et l'enveloppe que lui tendait sa femme. Finalement, avec résignation, il saisit le courrier, pensant être une nouvelle fois importuné par quelques factures à régler. Regardant plus attentivement l'enveloppe, il s'aperçut qu'il s'agissait en fait d'un courrier personnel. Contrairement à sa femme, l'écriture ne sembla rien lui suggérer. Marie attendait, impatiente. Elle essayait de décrypter toutes les émotions qui passaient, telles des ombres, sur le visage de son mari. Pour l'instant, elle n'y voyait qu'un léger soulagement. Il parcourut rapidement la missive des yeux, tourna la

carte pour s'assurer qu'il avait pris connaissance de l'insolite message dans sa totalité, sembla faire une deuxième lecture, enfin, il leva les yeux vers sa femme silencieuse et sourit.

– Toujours aussi original, ce cher Emilien... Tu as lu sa lettre?

– Bien sûr! Je n'ai d'ailleurs rien compris.

– C'est pourtant limpide! Il s'agit d'une invitation. Je te l'accorde la forme n'est pas banale. Mais on ne peut se tromper sur le fond. Nous sommes conviés à passer le week-end chez lui. Belle perspective, non?

– Enfin, nous n'allons pas accepter!

– Pourquoi refuserions-nous?

– Pour la simple raison que je n'ai nulle envie de le revoir.

– Il n'y aura pas qu'Emilien. Il semble avoir invité tous les autres. Ça peut être sympa de se retrouver après toutes ces années.

– Justement, trop de temps s'est écoulé.

– Et alors?

– En dix-huit ans, on change!

– Dix-huit ans, tant que ça! J'aurais pensé moins. En fait, tu dois sans doute avoir raison, tu as la mémoire des dates.

Jean-Luc étendit ses jambes sur le canapé et plaça ses mains croisées, en guise de coussin, derrière sa tête. Comme sa femme restait muette, il crut bon de préciser:

– Si j'ai bien compris, ce qui t'inquiète, c'est de constater que tu vieillis à travers les rides des autres.

– Oh! ne dis pas n'importe quoi! Nul besoin de ce type de confrontation pour prendre conscience des marques du temps. Les rides, je les vois dans mon miroir.

– Arrête! Avec ce que tu balances chez les esthéticiennes, les dermatologues et autres pseudo-fontaines de jeunesse, ne me dis pas que tu vois tes rides! Car pour les voir, ma chérie, il faudrait en avoir et tu n'en as pas!

Malgré la rudesse des expressions et du ton, Marie gratifia son mari d'un sourire. Elle appréciait le compliment. Comme pour la détromper, et avec un plaisir pervers, Jean-Luc ajouta:

– Ne le prends pas comme un compliment, toi et moi connaissons la valeur de ton éternelle jeunesse.

Marie reçut la remarque comme une gifle et ce fut d'une voix dangereusement calme qu'elle souligna:

- Chaque fois que nous discutons, il faut que tu m'agresses.
- Mon intention n'a jamais été de t'agresser. Au contraire, puisque ton principal souci, dans la perspective des retrouvailles, semble être le temps avec ses immenses ravages, je tenais à te rassurer: tu peux sans inquiétude affronter le passé. Tu es restée la même. Tu n'as pas à redouter le regard des autres, leur jugement ne pourra qu'être élogieux. A moins qu'ils ne te soupçonnent, à juste titre d'ailleurs, d'avoir triché. C'est vrai, nous aurons tous vieilli et toi, alors que tu es la doyenne, exception faite d'Emilien, tu apparaitras...
- Et voilà! Tu recommences! le coupa Marie. Pourquoi éprouves-tu toujours ce besoin d'être cruel?
- C'est donc ainsi que tu me considères? Moi, je pense que je suis tout simplement réaliste. Mais la réalité est cruelle, ce qui en fin de compte revient au même.
- Tu devrais savoir que si je fais tellement attention à mon image, c'est pour toi! Tu es tellement exigeant. Tu n'aimes que les belles femmes.
- Je ne te savais pas si présomptueuse. Tu te considères comme une belle femme, alors? Remarque, tu as raison, tu es belle. C'est indéniable. Alors pourquoi t'inquiéter? La véritable beauté reste, elle résiste aux outrages du temps. L'âge l'anoblit. Je n'ai jamais eu de penchant pour les gamines. Et j'ai toujours eu en horreur les femmes qui n'assumaient pas leur âge.
- Ne dis donc pas n'importe quoi! Tu oses me reprocher mon refus bien légitime de vieillir. Tu affirmes que tu aimes les quinquagénaires ridées, bouffies et déconfites. Toujours ta nature provocatrice!
- Enfin, chérie, tu déformes mes propos. Il y a des quinquagénaires splendides, je t'assure.
- Oui, elles sont passées chez le chirurgien-plasticien. Elles ont dépensé une fortune en produits liposomés, à la vitamine E, au collagène, et autres attrape-nigauds.
- Tu vois, même toi, tu le reconnais. Le rajeunissement est une fumisterie de première. On n'échappe pas au temps. On ne trompe que les imbéciles... Et chérie, nous ne sommes pas des imbéciles, n'est-ce pas?
- Le ton badin ne fit qu'accroître la colère de Marie.
- Ce que tu peux être agaçant! On ne peut jamais discuter avec toi.

Tu tournes tout en dérision. Tu ne peux pas comprendre que notre écart d'âge me terrorise, m'effraie de plus en plus.

– Il ne m'a jamais gêné, moi. Je croyais que nous deux l'avions accepté. Je ne comprends pas que tu t'en inquiètes aujourd'hui. Tu as quatorze ans de plus que moi depuis qu'on se connaît, non? L'écart ne grandit pas. S'il n'était pas pesant à trente ans, pourquoi le serait-il à cinquante?

– Parce que c'est justement maintenant que les différences se creusent. Ne me prends pas pour une idiote. Tu collectionnes les aventures et les maîtresses m'ont jamais plus de trente ans.

– Qu'en sais-tu? Et puis, ça suffit! Le thème du jour, c'est l'invitation d'Emilien, ce n'est pas la santé de notre couple. Pourquoi faut-il toujours que nous parlions de nous? Il y a d'autres sujets.

Tout en élevant la voix, Jean-Luc s'était redressé. Ses bras étaient à présent croisés sur sa poitrine et sa posture n'avait plus rien de décontractée. Durant quelques secondes, ils se mesurèrent du regard, sentant l'un et l'autre que la scène, l'habituelle scène, menaçait d'éclater. La tension était palpable. Mais, au moment où elle atteignait son paroxysme, le visage hostile de Jean-Luc se métamorphosa avec une rapidité suspecte. Soudain, il sourit, comme s'il avait décidé de ne pas engager la lutte, et demanda:

– Alors, on y va?

Si Marie fut surprise par la volte-face de son époux, elle ne le manifesta pas. Sa réponse fusa, catégorique:

– Non.

Jean-Luc attendit, comme si elle n'avait pas tout dit.

– Je n'ai aucune envie de renouer avec le passé, se justifia-t-elle, maladroitement.

– Pour ma part, l'expérience me tente. Je reverrais avec plaisir toute la bande.

– Ça m'a rien d'étonnant, il suffit que je dise blanc pour que tu dises noir. Je ne vois vraiment pas pourquoi tu me demandes mon avis, si c'est systématiquement pour ne pas en tenir compte.

– Ecoute Marie, ta parano est fatigante. Tu devrais sérieusement songer à aller voir un psy. Tu te sens toujours personnellement attaquée, tu ramènes systématiquement tout à toi. Ne peux-tu pas admettre, une fois pour toutes, que tu n'es pas le centre du monde?

Si je veux aller chez Emilien, ce n'est pas pour t'ennuyer, c'est plus simplement que ça me ferait plaisir. Cependant, pour éviter les disputes interminables, je renonce bien volontiers à ce week-end. Nous n'irons pas.

Sans lui laisser le temps de rajouter un mot, Jean-Luc se leva. Il se retourna au moment où il quittait la pièce et lança :

– Tu es contente, j'espère?

## - 2 -

Encore ces maudits embouteillages!

Chaque jour, Christophe Bérard se retrouvait prisonnier dans la masse des véhicules roulants; chaque jour, il restait coincé pare-chocs contre pare-chocs; et, chaque jour, il s'en étonnait et pestait contre les méandres de la circulation. Comme si c'était inattendu, imprévu, presque incongru. Sans doute, Hélène mettrait-elle cela sur ce qu'elle appelait pompeusement d'égoïsme forcé des mâles tout-puissants ».

Il est vrai que s'étonner des embouteillages, c'était quelque part croire qu'on était seul autorisé à prendre le volant.

Bien sûr, dans ces moments-là, tous les autres étaient des salauds : ceux qui tombaient en panne, immobilisant tout le trafic parce qu'ils avaient négligé de mettre de l'essence ou de faire réparer l'embrayage. N'était-ce pas de l'égoïsme, ça? Ou ceux qui avaient un accident, certainement les pires, entraînant, dans leur détresse du moment, les livides ambulances, les assourdissantes voitures de police, les rutilants camions de pompier. Ceux-là étaient terribles. Pouvait-on les taxer d'égoïsme? Certainement, si l'on ne craignait pas les foudres et les haut-le-cœur poussifs des âmes bien-pensantes. Car, enfin, la plupart des collisions n'étaient pas le triste résultat des si pratiques, et si souvent évoquées, voies impénétrables de Dieu - ou plutôt du diable en la circonstance. Non, la majorité était bien imputable à l'erreur humaine: l'excès de vitesse fatal, le malheureux verbe de trop, la permanente distraction des consciences indisciplinées.

Quand donc les hommes se décideraient-ils à admettre leur responsabilité dans les événements?

Il restait les perpétuels et inutiles travaux de voirie, jamais achevés, sans cesse recommencés. Il fallait bien aider à l'embauche, créer ou maintenir des emplois. Tant pis, si pour ce faire, on emmerdait tous les autres. On se devait d'être solidaires. Et encore une fois d'évoquer l'égoïsme, celui des pouvoirs, cette fois.

En fin de compte les embouteillages étaient un fléau pesant mais inévitable, qu'il fallait aborder avec résignation, voire avec bonne humeur, si l'on voulait éviter la dépression, ou plus banalement la crise de nerf. Et même si Christophe maudissait quotidiennement les troubles de la circulation, il les mettait à profit pour réfléchir. D'ailleurs, depuis cent mètres engloutis, c'est-à-dire depuis un quart d'heure, ne philosophait-il pas sur ce problème sinistrement contemporain ?

Embrayer-Avancer-Freiner: l'interminable cadence ternaire.

Pour la briser, Christophe ouvrit la boîte à gants et saisit le sacrosaint paquet de cigarettes. Merde, vide! Ça risquait de devenir rapidement intolérable. Encore passe pour partager la condition peu enviable des sardines en boîte: sans fumer, ça tenait du supplice. Avec frénésie, il se pencha plus en avant pour fouiller la boîte à gants. Sans méthode, l'organisation n'avait jamais été son fort. Sans douceur et sans ménagement non plus. Non qu'il soit d'un ordinaire brutal, mais il céda à l'impatience, sous le pouvoir plus psychologique que physique du manque. Les gants volèrent, rapidement rejoints par des PV collectionnés, mais jamais payés, des stylos desséchés, la plupart privés de leur bouchon, des trombones, une vieille boîte de Zan, une lettre de rupture, il ne se souvenait plus de qui.

Embrayer. Faire dix mètres. S'arrêter. Et repartir immédiatement à la quête de l'objet vénéré. Enfin, tout au fond, il aperçut un vieux paquet... Trois cigarettes! Ouf! Suffisant pour tenir jusqu'au prochain buraliste.

Il alluma une cigarette et aspira avec délectation une profonde bouffée. Dieu que c'est bon! songea-t-il. Peut-être parce que c'est de l'ordre du plaisir interdit.

Il trouvait toujours une suave jouissance à transgresser les interdits, comme piquer les petites amies de ses copains, ou encore faire l'amour dans un ascenseur avec la crainte constante, mais ô combien exaltante, d'être surpris. Par bonheur, Hélène, sa nouvelle conquête, partageait ses fantasmes, son goût du risque, son amour des jouissances défendues. Ils devaient se voir ce soir. Il savourait à l'avance leur rencontre. Vraiment, Hélène lui plaisait. Lui, qui avait toujours refusé de s'engager, par peur de perdre son indépendance, par anticonformisme et surtout par crainte de souffrir, envisageait de

plus en plus de faire route commune avec Hélène.

Il était sans doute amoureux.

Seulement, Hélène aimait l'argent, le luxe, l'abondance. Elle n'était pas du genre à compter, à supporter des fins de mois difficiles, à tolérer des restrictions à ses goûts voluptueux. Elle avait épuisé la fortune de ses deux précédents maris, les avait dépossédés, vampirisés jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien. Puis elle les avait abandonnés à leur funeste sort: l'endettement à vie.

S'il voulait la garder, il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et il n'en avait pas. Plus même, il en devait pas mal. Peut-être que son nouveau job lui permettrait de se remonter. Il n'y croyait pas trop: depuis le temps qu'il galérait! Il avait tout fait: pompiste, barman, vendeur d'aspirateurs révolutionnaires, dont les soi-disant performances l'avaient toujours laissé sceptique, gentil animateur dans un club de vacances pour ersatz de bourgeois jamais contents. Il avait même créé sa propre société d'import-export. Au bout de deux années, il mettait la clef sous la porte. Il s'était révélé médiocre gestionnaire. Certes, sa séduction naturelle, son charme redoutable, son sourire irrésistible lui attiraient des sympathies spontanées, surtout celles des femmes. Aucune ne lui résistait. Il avait donc investi sur son magnétisme sensuel et, en sélectionnant, parmi les nombreuses candidates, les plus fortunées, il avait pu profiter un temps d'une existence confortable. Cependant, jouer les étalons s'était vite révélé fatiguant. Ses maîtresses étaient insatiables et en voulaient pour leur argent. Aussi, comme pour le reste, il avait rapidement abandonné cette "activité".

Aujourd'hui, à trente-huit ans, il en était toujours au même point, passant d'un travail à l'autre. Il restait quelques mois, parfois même quelques semaines seulement, dans un boulot: puis, découragé, tel un héros de mauvais feuilleton, il se lançait dans de nouvelles aventures. En fait, depuis vingt ans, il recherchait désespérément la fortune rapide, l'argent facile. Il nourrissait le secret et imraisemblable espoir qu'un jour ou l'autre, forcément, à force de chercher, de changer, d'essayer, il parviendrait à trouver la poule aux œufs d'or. Toutefois, force lui était de constater que sa stratégie était inefficace.

La circulation devenait plus fluide. Les automobilistes, désireux de rattraper le temps perdu, soucieux de prendre une piètre vengeance,

appuyaient allégrement sur l'accélérateur. Christophe en fit autant. Il était pressé de retrouver Hélène. Il prendrait juste le temps de faire un saut chez lui, pour se changer et il irait la cueillir à la sortie de son travail. Elle serait ravie. Il doubla avec rage un camion. Il me faut de l'argent, songea-t-il, et vite si je veux la garder.

\*\*\*

Hélène était plus belle que jamais ce soir. L'alcool avait un heureux effet sur elle. Ses yeux, déjà espiègles d'ordinaire, brillaient, lui donnant le regard d'un félin. Sa bouche, bien dessinée, s'étirait dans un sourire gourmand. Christophe se demandait s'il parviendrait à attendre la fin du repas, tant son envie de la prendre, de l'embrasser, de la dévorer, se faisait sentir. D'autant que la soirée risquait d'être longue. Il n'avait pas négligé sur la dépense. Depuis le temps qu'elle voulait essayer un grand restaurant russe, il avait exaucé son souhait. Avec des gestes précautionneux et un plaisir non dissimulé, elle dégustait le caviar délicatement tartiné sur les blinis. Entre chaque bouchée, elle portait avec grâce et sensualité sa coupe de champagne à ses lèvres. Visiblement, elle appréciait le charme slave et elle comptait en profiter. Lui aurait de loin préféré un petit restaurant français, sans les chandelles, sans les musiciens, et avec une nourriture plus consistante. Il était sûr de sortir en ayant encore faim. Tant pis, il se rassasierait du corps d'Hélène.

– Chris, tu m'écoutes?

La voix d'Hélène le tira de sa rêverie. Bizarre comme ces temps-ci, ses pensées devenaient envahissantes, son imagination exacerbée. Il n'avait pas envie de parler, mais s'il voulait ses faveurs, il fallait bien les mériter.

– Oui, bien sûr!

Il lui dédia son plus beau sourire. Il aurait été incapable de répéter ce qu'elle venait de dire. Pour éviter qu'elle le prit en flagrant délit d'inattention, il dit:

– Alors, qu'as-tu décidé pour ce week-end? Tu m'accompagnes?

– Mais c'est justement ce que j'étais en train de t'expliquer! Maman est fatiguée. Il faut vraiment que je profite du pont pour lui rendre visite.

– Dommage! J'aurais tellement aimé t'avoir avec moi, là-bas.

– Pourquoi? Tu as peur?

Sans savoir exactement pourquoi, ces questions, prononcées pourtant avec sympathie, l'agacèrent.

– Peur! Quelle idée! De quoi aurais-je peur?

Hélène haussa les épaules, surprise par l'agressivité de la réaction.

– Je ne sais pas moi. Peut-être de te confronter à ton passé. Tu m'as bien dit que tu n'avais pas vu ces gens depuis plus de quinze ans.

– Oui. Sauf Emilien, le type qui m'invite. Lui, je le vois assez régulièrement. Mais les autres... je n'ai pas tellement envie de les retrouver. La nostalgie, ce n'est pas ma tasse de thé.

Il fronça les sourcils comme s'il cherchait à évoquer clairement ces images du passé. Il perçut les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Il détestait transpirer. Il trouvait la sueur sale, indécente, vulgaire. La chaleur était insoutenable; ou bien était-ce la résurgence des souvenirs, l'émotion qu'ils suscitaient?

– Si tu savais comme la perspective de ce week-end m'ennuie, dit-il avec un profond soupir de lassitude.

– Pourquoi te poses-tu tous ces problèmes? Tu as l'air tellement inquiet, fatigué. Je ne comprends pas ton attitude. C'est une invitation, rien ne t'oblige à y aller.

Il ne put s'empêcher de sourire.

– C'est drôle, tu as juste trouvé l'expression qui convient. Tiens, lis la lettre, tu vas comprendre.

D'un geste gracieux, elle saisit l'enveloppe qu'il lui tendait. L'écriture était élégante, raffinée. Elle parcourut rapidement le texte, posa la carte sur la table, puis une lueur d'ironie dans les yeux, elle s'exclama:

– Drôle d'invitation, j'en conviens!

– Tu vois, il ne me laisse guère le choix!

– D'accord, c'est apparemment plus un ordre qu'une proposition... En fait, c'est surtout... alléchant! Mais rien ne l'empêche de refuser. Il suffit de prévoir autre chose, de dire que tu n'es pas disponible, ou même de ne rien dire du tout. Après tout, tu n'as pas de compte à lui rendre.

Encore une fois, la remarque le déranga. Elle avait des accents de vérité.

– Tu sais il est difficile de se soustraire à l'autorité d'Emilien. Et puis, il m'a toujours... - il chercha son mot -, il m'a toujours dépanné en cas de coup dur.

– Un homme généreux, si je comprends bien. J'adore les hommes généreux, minauda-t-elle.

Christophe, gêné, rectifia:

– Ce n'est pas exactement ça. Disons qu'il y a un petit secret entre nous et il ne veut pas trop que ça s'ébruite. Une sombre affaire qui s'est produite, il y a pas mal d'années. Avec toute la bande, justement. Une bande de salauds, crois-moi!

Hélène le regarda sans comprendre. Puis, la lumière se faisant dans son esprit, elle s'exclama:

– Tu veux dire que tu le menaces? C'est ça? Tu es un maître chanteur?

– Tout de suite, les grands mots. Disons que nous avons des intérêts communs. Lui veut par-dessus tout que je ferme ma gueule et moi... eh bien, je veux par-dessus tout de l'argent. On s'arrange, quoi!

– Vraiment, tu me surprends ce soir. Tu vas me faire regretter de ne pas t'accompagner.

Christophe trancha avec humeur:

– Bon, assez parlé de tout ça! C'est décidé: j'irai. Surtout que je sens que ce petit séjour pourrait se révéler rentable. Encore plus rentable que d'habitude.

Il sourit à Hélène et ajouta, une note de triomphe dans la voix:

– Je crois, ma chérie, que nous serons bientôt riches... Alors, à nous la belle vie!

Ils trinquèrent avec chaleur, en échangeant un regard complice. Hélène se rapprocha sensuellement de lui et, sans plus se retenir, il saisit goulûment ses lèvres.